

CONCLUSION GENERALE

Nous concluons ce travail sur Simone Weil par une note indiquant son fil conducteur : « *Conditions d'existence. / L'univers se trouve être tel qu'une créature peut aimer Dieu purement. / Autrement dit, la création contient la condition de la décréation.*¹ » Nous avons cherché à montrer que la décréation et l'attention constituent chez Simone Weil la trame des rapports entre Dieu et l'homme. En créant l'homme, Dieu s'est décréé en faveur de ce dernier et par une attention de compassion, il lui a octroyé l'être. L'homme, en y sentant un appel, fait aussi attention à Dieu et répond à la décréation de Dieu en renonçant à son être dans le but de se mettre à la quête de la plénitude de son être.

Par la notion de décréation, Simone Weil a voulu nous donner une certaine compréhension de l'existence de l'être humain. L'existence de l'homme contient l'exigence d'une transcendance dans une double orientation : d'une part l'auto-connaissance et le dépassement de soi-même pour avoir plus de sens et d'autre part la quête de l'union à l'Être transcendant qui seul peut garantir la plénitude de l'être à l'homme. L'homme a reçu son existence comme un don, signe de l'amour de Dieu pour lui. Il est une créature qui a bénéficié de l'attention de Dieu à son égard : alors qu'il n'était pas, le Créateur lui a fait don de l'être. Ce regard sur l'homme est décrit par Simone Weil comme une décréation, un renoncement volontaire à sa toute puissance. Le fait de créer des êtres autres que lui fut un renoncement à être tout. Ce renoncement est allé à l'extrême à travers le Christ jusqu'à l'anéantissement dans la mort sur la Croix.

La décréation est un mouvement de Dieu en faveur de l'homme qui, à son tour, mesure combien Dieu l'aime puisque : « *Par-dessus l'infinité de l'espace et du temps, l'amour infiniment plus infini de Dieu vient nous saisir.*² » L'homme qui prend conscience de cet amour et en mesure la grandeur ne peut rester insensible à cette attention élevée. Il comprend qu'il doit imiter Dieu et faire en sens inverse le voyage qu'a fait Dieu vers lui en traversant la distance infinie³. Simone Weil s'est demandée comment elle pouvait le faire et a trouvé que puisque l'homme ne sait pas marcher verticalement, il lui faudra descendre, ce qui veut dire faire sa propre décréation.

Comme l'homme ne peut pas imiter Dieu de lui-même, car il n'est pas Dieu et ne saurait l'être, sa décréation prendra un autre processus : il s'agira de vaincre en lui

¹ OC VI 2, 389.

² PSO 102.

³ Cf. PSO 102.

tout ce qui ne lui permet pas de s'élever vers Dieu. En l'homme, en effet, il y a le haut et le bas, le bien et le mal ; tout ce qui est pesanteur en lui le tire vers le bas. La grande pesanteur dont il faudra qu'il se défasse, c'est son « moi », sa volonté autonome. Son « moi » constitue en lui tout ce qui l'oppose à Dieu. C'est une puissance qu'il exerce avec toute son énergie sur l'univers et sur les autres, s'il ne tempère pas sa force. Une fois qu'il aura défait son « moi », il permettra à la grâce de Dieu de l'élever vers lui.

Cette élévation n'est pas cependant le terme du processus de la décréation. Comme le prisonnier de la caverne de Platon qui aura pu s'en extraire, est allé jusqu'à contempler la lumière du soleil et est retourné dans la caverne, l'homme parvenu au contact de Dieu devra revenir dans son monde afin de le transformer à la lumière divine. Car l'homme ne fuit pas le monde et les autres en Dieu. Ce retour se comprendra comme une manière d'aimer Dieu concrètement. L'amour de Dieu en lui-même est abstrait et peut être trompeur. Le contact véridique avec Dieu se vit à travers le monde. Celui qui a eu un contact avec Dieu montrera la vraie valeur des choses du monde et celle des autres hommes s'il en fait des intermédiaires rendant manifeste l'amour pour Dieu. Toutes les choses sont des intermédiaires vers Dieu. Nous avons cependant choisi des situations qui nous ont parues les plus significatives. Quand elles sont vécues de façon pure, elles orientent l'homme vers Dieu.

L'homme est appelé à faire un usage surnaturel du malheur, c'est-à-dire aimer Dieu à travers le malheur, car le malheur qu'il subit malgré lui par la nécessité lui apprend ce qu'il est par rapport à Dieu, à savoir qu'il n'est rien. Consentir à ce malheur, c'est s'associer à la Passion du Christ à travers laquelle ce dernier a touché le néant de toute existence, mais aussi la compassion de son Père des cieux. Le malheur consenti aide l'homme à ne pas être un centre de résistance à Dieu et ouvre une voie à la compassion du prochain malheureux.

La beauté de l'univers met l'homme sur le chemin de Dieu si elle est saisie comme manifestation de la beauté de son Créateur. L'univers dans son ordre est signe de la présence de Dieu. En contemplant la beauté de l'univers comme réalité dans laquelle il est inclus, l'homme se met dans les bonnes dispositions de s'éveiller au réel et à l'éternel, à orienter son attention vers les autres et vers Dieu.

L'amour ou la compassion du prochain est l'intermédiaire par excellence, car il y a identité entre l'amour de Dieu et du prochain dans l'Evangile. Le prochain qu'il faut

aimer, c'est essentiellement le malheureux, dont le prototype est celui de la parabole du Bon Samaritain. Le malheureux est « cette humanité absente » qui a été laissée sur la route. Cependant, l'homme fuit naturellement le malheur. Le visage de l'autre qui est malheureux nous glace et nous fait fuir. Seul celui qui a été en contact avec Dieu peut avoir de la compassion pure pour le malheureux. Mais son action en ce sens devra comporter la caractéristique d'une action non agissante. Ce qui veut dire qu'elle devra être accomplie non pas dans un esprit d'autonomie, mais dans un esprit d'obéissance parfaite. Une véritable action accomplie par compassion pour le malheureux est celle qu'on accomplit en se considérant comme un instrument de Dieu.

Devant cette réflexion de Simone Weil qui aboutit à l'union de l'homme avec Dieu, on ne peut ne pas se demander s'il s'agit d'une réflexion philosophique ou simplement théologique. Simone Weil définit la philosophie comme une recherche de la sagesse qui ne consiste pas en une acquisition des connaissances mais en un changement de l'âme⁴. Elle rend compte en cela de sa propre expérience. Son but n'est pas d'exposer un système philosophique qui ferait d'elle une référence en matière philosophique. Elle témoigne de la réalité transcendante. Elle veut faire connaître cette dernière comme une vérité qui lui est venue de l'extérieur. Ce qu'elle a vécu et les paroles qu'elle relate ne lui appartiennent pas. Ainsi les a-t-elle confiées à des amis, tels le Père Joseph-Marie Perrin et Gustave Thibon.

C'est dans un mélange des réflexions philosophiques et mystico-religieuses que Simone Weil s'exprime. La décréation revêt l'aspect d'une « sortie de soi »⁵ à la recherche du « plus être » en un « Soi absolu. » Elle reste essentiellement une éthique où l'homme essaie d'orienter son existence vers la vérité qui est Dieu. Elle se déploie dans une réflexion qui côtoie la philosophie et la mystique. Nous sommes d'avis que la décréation ne peut pas être comprise adéquatement sinon dans le cadre des relations entre Dieu et l'homme. Si nous excluons cette relation à Dieu et restons au niveau de la philosophie de la conscience, nous ne saurons pas comprendre Simone Weil qui préconise justement la mise en veilleuse de cette conscience pour atteindre la vraie réalité. Ne pouvant pas être une philosophie de la conscience puisqu'elle veut placer le moi dans la quête de sa plénitude, la philosophie de Simone Weil amène ipso facto au

⁴ Cf. OC IV 1, 57.

⁵ Cf. KAHN Gilbert, « Simone Weil », dans HUISMAN Denis (dir.), *Dictionnaire des philosophes*, Paris, P.U.F., 1993, p. 29-30.

dévoilement de la pesanteur et à la crise de l' « ego ». C'est Dieu qui provoque cette crise, comme le suggère Gustave Thibon : « *Dieu ne peut entrer dans l'homme qu'en se rapetissant, tant la porte est basse — et aussi en se déguisant, en se présentant sous des faux noms, tant sa vraie nature est incompréhensible et indésirable pour l'homme de chair et d'orgueil. Mais, une fois entré, il reprend sa vraie stature et son vrai nom, et il fait éclater nos limites et notre moi.*⁶ »

L'accentuation de la pesanteur dans son anthropologie philosophico-religieuse ne fait pas de Simone Weil une pessimiste ou une nihiliste, mais une réaliste qui ne se fait pas d'illusion quant à l'existence de l'homme. L'homme est tiré vers le bas comme toutes les choses puisqu'elles sont soumises à la loi de gravité. Seulement l'homme peut échapper à cette loi parce qu'avec son âme, il transcende la simple matérialité. Il peut amorcer une ouverture à la grâce, c'est-à-dire au contact avec Dieu qui peut l'élever de sa condition. Le vide que l'homme fait en lui-même ou les renoncements aux biens relatifs permettent à la grâce d'opérer en lui. En ce sens Simone Weil recommande d'éviter toute idolâtrie en absolutisant tout ce qui relatif⁷. La créature peut accéder à l'amour pur de Dieu et la condition est sa décréation.

Simone Weil élabore sa réflexion philosophico-religieuse pendant une période troublée à laquelle elle prend part malgré elle. La force brutale des armes dicte le comportement des hommes. Or la force est pour Simone Weil synonyme de la pesanteur même. La guerre qui met en danger la vie de tant de personnes est entrain de faire des ravages dans les populations. Pour peu qu'on ait de la compassion pour les autres, on ne peut pas s'installer dans une philosophie de la conscience faisant abstraction de ce que subit cette conscience de l'extérieur. Pour compatir aux souffrances de l'autre, il faut d'abord s'oublier, le reconnaître comme un être dans son état. Si l'on est enveloppé par son moi, cette expérience est quasi impossible. A ce tragique de l'existence vient se greffer l'expérience mystique de Simone Weil ; elle est en contact avec Dieu et cette rencontre lui révèle l'existence de la réalité surnaturelle qui fonde la réalité de notre monde. Simone Weil ne cherche pas à savoir ce qu'est la réalité surnaturelle, elle en reçoit l'illumination et voit le monde à partir de cette vision nouvelle.

⁶ THIBON Gustave, *Ignorance étoilée*, o.c. p. 190.

⁷ Cf. OC VI 2, 151.

Il faut mettre la crise de l'« ego » dans son origine philosophico-mystique pour en comprendre la portée. Simone Weil ne pouvait pas énoncer la notion de décréation avant son expérience mystique. Cette notion est utilisée pour la première fois entre septembre 1941 et février 1942 et elle est associée à la Croix : « *Croix. L'extrême malheur seul apporte pleinement la souffrance rédemptrice. Il faut donc qu'il soit pour que la créature puisse se dé-crée. Mais il faut le subir malgré soi, il faut avoir supplié de ne pas avoir à le subir ; il faut la mort et non le suicide. Et, puisqu'il faut aimer comme soi-même le prochain, c'est-à-dire celui qu'on rencontre sur sa route, il faut essayer aussi de le lui éviter.*⁸ » C'est pour cette raison que nous avons jugé bon de vouloir comprendre la décréation de l'homme en découvrant d'abord la décréation de Dieu, car c'est par la Passion du Christ que Simone Weil a été amenée à concevoir la décréation de l'homme, celle-ci étant une imitation de la décréation de Dieu.

Le mot dé-crée pourrait signifier une destruction radicale, mais cette dernière a pour Simone Weil une connotation spirituelle et rituelle : offrir à Dieu signifie détruire. Les sacrifices sanglants qui étaient offerts à Dieu passaient par la destruction au moyen du feu : « *Le sacrifice est un don à Dieu, et donner à Dieu, c'est détruire. C'est donc bien qu'on pense que Dieu a abdiqué en créant, et qu'on lui restitue en détruisant. Le sacrifice de Dieu est la création ; celui de l'homme est la destruction. Seulement l'homme n'a le droit de détruire que ce qui lui appartient ; c'est-à-dire non pas même son corps, mais exclusivement sa volonté.*⁹ ». Simone Weil insiste sur le fait que les choses que nous croyons être en notre possession ne le sont pas : « *Nous ne possédons rien au monde — car le hasard peut tout nous ôter — sinon le pouvoir de dire je. C'est cela qu'il faut donner à Dieu, c'est-à-dire détruire. Il n'y a absolument aucun autre acte libre qui nous est permis, sinon la destruction du je.*¹⁰ »

Le fait que pour Simone Weil le verbe traduisant la décréation est un verbe pronominal, à savoir « *se dé-crée*¹¹ », n'est pas un fait anodin. Il ne s'agit pas de décréer quoi que ce soit d'autre, il s'agit de décréer sa propre personne dans le sens de l'offrir à Dieu comme dans un sacrifice spirituel. Ce n'est donc pas une opération radicale de destruction de soi. Et si l'on se décréé en s'offrant à Dieu, il y a « ré-

⁸ OC VI 2, 363.

⁹ (CS 168-169) OC VI 4, 245.

¹⁰ OC VI 2, 461.

¹¹ OC VI 2, 363, 432, 456.

création¹² » par Dieu : *« Il faut que toutes les harmonies, sans exception, qui constituent notre âme soient défaites afin d'être de nouveau faites en nous par Dieu avec notre consentement. C'est la mort qui précède la résurrection. Ainsi nous acceptons d'être, et plus encore nous acceptons de ne pas être, car nous constatons avec consentement que c'est Dieu qui fait notre être. Dieu nous a créés sans que nous l'ayons voulu. Il faut qu'il nous recrée avec notre consentement, car il ne veut nous faire nulle violence. Et finalement, avec notre consentement, il nous décréera. »*¹³

La phase première de la décréation de Simone Weil est une déconstruction. La rencontre avec Dieu a provoqué une « crise au sein de l' « ego ». Il est mis en question dans ses rapports avec Dieu, le monde et les autres. La décréation est une tentative de souligner cette mise en question et de tenter une sortie à cette crise. La destruction dont Simone Weil parle provoque une inquiétude non seulement à ceux qui lisent ses écrits, mais aussi dans l'âme du sujet lui-même qui se voit mis en question radicalement.

Le monde extérieur confirme la crise de l' « ego ». L'attention que porte Simone Weil sur la nécessité lui montre que la nature physique n'obéit pas à la volonté de l'homme. Il n'assouvit pas nécessairement ses désirs. La nécessité en constitue même un obstacle. La présence au monde n'est pas sentie forcément comme amicale. La nécessité lui apprend qu'il est matière comme toute matière et qu'il doit se plier à ses lois dures et aveugles. La connaissance s'acquiert parfois dans la douleur : *« Nous savons tous que la sensation est immédiate, brutale et s'empare de nous par surprise. Un homme reçoit, sans s'y attendre, un coup de poing dans l'estomac ; tout est changé pour lui avant qu'il sache ce qui lui est arrivé. Je touche un objet brûlant ; je me sens sursauter avant de savoir que je me brûle. Quelque chose me saisit. C'est ainsi que l'univers me traite et je le reconnais à ce traitement. On n'est pas surpris du pouvoir que possèdent les coups, les brûlures, les bruits soudains de nous saisir ; car nous*

¹² Cf. GABELLIERI Emmanuel, *Simone Weil*, Paris, Ellipses, 2001, p. 57. Pour lui, décréation et « récréation » sont des termes synonymes. Cf. Ibid.

¹³ OC VI 3, 254-255 ; *« La créature ne s'est pas créée, et il ne lui est pas donné de se détruire. Elle peut seulement consentir à la destruction d'elle-même qu'opère Dieu. La volonté qui nous est donnée n'a de bon usage que négatif. Elle doit ne pas s'écarter de la raison et du devoir tels que la lumière naturelle les indique, car elle tranche ainsi les désirs issus du moi et qui sont ce qui en nous ne consent pas à la destruction surnaturelle. La volonté ne peut que les trancher, non pas les déraciner. »* OC VI 3, 89.

*savons ou croyons savoir que cela vient du dehors, de la matière, et que l'esprit n'y a pas de part, sinon autant qu'il subit.*¹⁴» Ce n'est donc pas l'« ego » qui ordonne la réalité, l'ordre des idées n'est pas nécessairement l'ordre des choses. La lecture de cette relation au monde aboutit à l'accentuation de la crise de l'« ego ». L'homme y lit sa finitude. Il aurait voulu être quelque chose, c'est-à-dire se rendre maître de la nature, mais il ne le peut, il en subit les lois.

L'inconfort ainsi provoqué par la mise en question de l'« ego » par la révélation du néant de l'homme met celui-ci dans une inquiétude angoissante qui pourrait l'amener au désespoir. L'homme pourrait ne pas reconnaître une positivité à son être et à sa présence dans le monde et les positions extrêmes que prend souvent Simone Weil pourraient donner au néant de l'homme une certaine effectivité. Simone Weil n'aboutit cependant pas au nihilisme, car il y a chez elle l'autre versant de toute vraie déconstruction. Cette manière de faire du vide dans la réalité de l'homme, de lui faire toucher le fond de sa nullité, amène à la libération des entraves possibles qui pouvaient l'éloigner de sa quête de ce qui peut le combler, la réalité divine. On entend alors résonner la même confession de Saint Augustin qui est en même temps sa profession de foi en la miséricorde de Dieu : *« Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi. »*¹⁵

C'est l'avis des commentateurs de Simone Weil comme Rolf Kuhn qui revient sur le besoin de l'homme d'acquérir la réalité en Dieu : *« Car c'est cette illusion profonde de détenir en apparence de l'être par soi-même et pour soi-même qui constitue la base de la « création » des mondes n'ayant pour centre imaginaire que le Soi-Même au lieu de concevoir et aimer le Réel à partir de l'Acte fondateur de l'Etre dont le modèle peut être contemplé dans le « retrait » de Dieu ou dans son « sacrifice » par lequel il renonce à être le Seul-Tout. C'est-à-dire que le sujet doit consentir pareillement à son « anéantissement » en Dieu par le retour à Celui-ci pour que l'Essence divine devienne le support véridique d'une existence particulière ayant pour vocation d'incarner dans sa conscience l'ordre inaltéré de la Création primordiale. La décréation ne peut donc jamais être une « destruction », mais elle décrit bien plutôt le*

¹⁴ OC IV 1, 73-74.

¹⁵ Saint AUGUSTIN, *Les confessions*, I, 1, 1.

mouvement vers une transordinalité du Bien...¹⁶ » André A. DEVEAUX voit dans la décréation la destruction du moi comme d'un irréel pour acquérir le réel : « La 'destruction' dont il s'agit ne vise donc que de l'irréel qui se prend pour du réel. Loin d'être annihilation, elle est libération. La liberté vraie ne va pas sans dépouillement, pauvreté et, à la limite, nudité spirituelle.¹⁷ » Pour Emmanuel Gabellieri la décréation n'est pas une destruction de la création, mais au contraire son achèvement : « la 'décréation' ne saurait être comprise comme un « anéantissement » de la création, mais (elle) est au contraire la condition de son achèvement. Encore faut-il être attentif à une pluralité de niveaux d'analyse faisant varier le sens, et même l'écriture, du néologisme forgé par S. Weil. Originellement, le terme de décréation veut désigner la destruction du « moi », comme pur attachement à l'ego et à l'existence. Si l'autonomie de la liberté créée ne se transforme pas en consentement à l'universel mais se fixe dans le seul désir d'expansion de soi, elle devient péché, qu'il faut alors « dé-crée » en ce sens que le libre-arbitre a créé une négation de la 'docilité originelle de la création' (CS 164) comme désir du bien.¹⁸ » Michel Narcy est d'avis que la décréation de soi conduit la créature à sa vraie réalité : « La négation de soi transforme l'existence en réelle vie car participation au rapport de Dieu et de la création, à l'acte divin dans lequel Dieu crée et se fait amour. L'existence devient bien alors réelle, puisqu'il abandonne le non-être pour l'être. Détruisant le « je » dans l'acquiescement à son destin de créature, à son néant, il entre dans la réalité.¹⁹ »

Le danger de ne pas se relever du fond de sa nullité qu'on aurait ainsi touché se dissipe, puisqu'il y a foi en la compassion ou en la miséricorde de Dieu. Car la décréation de l'homme n'est pas pour Simone Weil, une action de l'homme lui-même, mais bien celle de Dieu, l'homme ne faisant qu'y donner son consentement : « Supprimer le mal c'est, dé-crée ; mais cela, Dieu ne peut le faire qu'avec notre coopération.²⁰ »

La philosophie de Simone Weil côtoie sans cesse la mystique. Sa quête de vérité est essentiellement quête de l'Absolu. En cela, elle rejoint les autres philosophes

¹⁶ KÜHN Rolf, « La décréation. Annotations sur un néologisme philosophique, religieux et littéraire » dans *Revue d'Histoire et de philosophie religieuses*, tome LXV, 1985, p. 47.

¹⁷ DEVEAUX, André.- A., « Simone Weil ou la Passion de la vérité », dans *OC I*, Introduction, p. 23.

¹⁸ GABELLIERI Emmanuel, *Simone Weil*. Paris, Ellipses, 2001, p. 28.

¹⁹ NARCY Michel, *Simone Weil. Malheur et beauté du monde*. Paris, Centurion, 1967, p. 50.

²⁰ OC VI 2, 363.

pour qui l'Absolu est le « telos » de toute réflexion philosophique. Dans le contexte de Simone Weil, l'Absolu ne peut être atteint que par la foi, l'amour surnaturel. Le rôle de la raison est de préparer le contact avec l'Absolu : « *L'intelligence a un rôle pour préparer le consentement nuptial à Dieu.*²¹ » Et cela pose la question du lien entre la philosophie et la mystique. Cette dernière a-t-elle une place dans la philosophie comme une connaissance du réel à partir d'une réflexion critique ? Simone Weil rejetait pourtant toute attitude mystique dans ses leçons de philosophie. Elle écrivait que « *Ceux qui croient entrer en contact avec Dieu par l'expérience (mystique) commettent une sorte de blasphème. On détruit ainsi le divin. Par définition, en tant qu'il est la suprême valeur, Dieu est indémontrable. Dieu ne peut pas être senti. Vere, tu es Deus absconditus.*²² » Elle avoue cependant qu'elle a connu une expérience mystique. Elle écrit ainsi à J.M. Perrin dans sa lettre d'autobiographie spirituelle : « *Dans mes raisonnements sur l'insolubilité du problème de Dieu, je n'avais pas prévu la possibilité de cela, d'un contact réel, de personne à personne, ici-bas, entre un être humain et Dieu. J'avais vaguement entendu parler de choses de ce genre, mais je n'y avais jamais cru. Dans les Fioretti les histoires d'apparition me rebutaient plutôt qu'autre chose, comme les miracles dans l'Évangile. D'ailleurs dans cette soudaine emprise du Christ sur moi, ni les sens ni l'imagination n'ont eu aucune part; j'ai seulement senti à travers la souffrance la présence d'un amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé.*²³ »

Simone Weil a dû se rendre compte que la raison n'est pas la seule source de connaissance ; elle atteint le réel palpable, qui n'est pas le tout du réel avec lequel l'homme peut entrer en contact. Suivant la réflexion de Jean Greisch²⁴ à propos du lien entre la philosophie et la mystique, nous pouvons dire que Simone Weil s'inscrit dans tous ceux qui ne voient pas la mystique comme l'ennemie de la raison. Son option était de réaliser l'union de tout l'homme avec Dieu. Dans une vision globale, elle voulait restaurer le dialogue de toute la création avec Dieu et elle avait besoin de toutes les facultés de l'homme. Nous pouvons dire que de la sorte la mystique est au service de la vie. La décréation comme montée vers Dieu à travers la purification de tout l'être

²¹ PSO 78.

²² LP 182.

²³ AD 76.

²⁴ Cf. GREISCH Jean, « Philosophie et mystique », dans *ENCYCLOPEDIE PHILOSOPHIQUE*

humain et comme retour vers le monde pour le transfigurer à la lumière divine est une prise en compte de la vie de l'homme que la raison toute seule n'embrassait pas.

La pensée que Simone Weil élabore à partir de son expérience mystique montre qu'elle se présente comme une mystique irrégulière, selon l'expression de M. Blanchot cité par Mario Castellana²⁵. Elle relate son contact avec Dieu comme un fait inattendu dans lequel elle n'a eu aucune part. Dans ce processus, c'est Dieu qui est venu la prendre par la main depuis le début. Dieu n'est pas sujet à sa conquête. Ce contact n'est pas advenu à travers une ascèse de type philosophique de purification de son monde intellectuel, ni à travers une médiation des concepts ni même à travers l'ascèse morale.

Simone Weil n'a pas découvert Dieu au fond de son être, mais Dieu est venu par surprise sans aucune intention de sa part²⁶. Elle nous explique pourquoi elle ne peut chercher Dieu en elle-même : *« Comme les Hindous l'ont vu, la grande difficulté, pour chercher Dieu, c'est que nous le portons au centre de nous-mêmes. Comment aller vers moi ? Chaque pas que je fais me mène hors de moi. C'est pourquoi on ne peut pas chercher Dieu. / Le seul procédé, c'est de sortir de soi et de se contempler du dehors. Alors, du dehors, on voit au centre de soi Dieu tel qu'il est. / Sortir de soi, c'est la renonciation totale à être quelqu'un, le consentement complet à être seulement quelque chose. »*²⁷

Dieu vient à nous, notre rôle est de donner notre consentement à cette présence. C'est que Simone Weil a fait et invite à faire. Cela cadre mieux avec ses prises de positions en ce qui concerne la réalité du monde. Le monde n'est pas à fuir mais à aimer. L'amour de la cité terrestre qu'elle avait hérité des stoïciens se renforce et devient une voie pour aimer Dieu lui-même. Car ce monde a été voulu par Dieu et la beauté ou l'ordre du monde est le reflet de sa présence silencieuse. En se mettant au service du monde, Simone Weil ne fait qu'obéir à la volonté de celui qui l'a créée. En plus de cette obéissance, c'est par la réflexion qu'elle finit par comprendre le lien entre son expérience mystique et l'amour du monde. En voyant que la dimension politique des hommes au pouvoir ne répond pas aux véritables besoins de l'âme, elle sent

UNIVERSELLE. II. Les notions philosophiques, t.1, Paris, P.U.F., 1998, p. 26-34.

²⁵ Cf. CASTELLANA Mario, *Mistica e rivoluzione in Simone Weil*. Manduria, Lacaita editore, 1979, p. 34.

²⁶ Cf. Ibid., p. 37.

l'obligation de consacrer sa réflexion intellectuelle des derniers moments de sa vie — alors que sa santé morale et physique aurait pu l'en empêcher — à donner au monde une pensée qui sera un soutien au réarmement moral des états. Aussi la restauration de la cité est-elle une obligation impérieuse. La décréation n'est pas une notion qui ferait de Simone Weil une personne fascinée par la mort, mais en fin de compte par la vie. Cette pensée sur l'ordre du monde à contempler et partant même à respecter alors comme présence de Dieu, se révèle être aussi le milieu de vie indispensable à l'homme qu'il faut préserver. Cette pensée peut fonder le respect de la nature même et la responsabilité de l'homme envers elle. Simone Weil rejoindrait Hans Jonas à ce propos pour instaurer cette autre obligation du domaine de l'écologie avec cet arrière-fond mystique de la relation entre Dieu et l'homme.

Evoquons enfin une question qui touche l'impact de la pensée de la décréation sur les hommes de notre temps. Comme du temps de Simone Weil, sa vie et sa pensée choquait et énervait certains, parce qu'ils ne la comprenaient pas, tandis que d'autres l'admiraient. Elle n'écrivait pas pour faire de disciples. Mais nous pouvons dire qu'elle reste une éveilleuse des consciences. Et en prenant appui sur le paradigme qu'elle a choisi pour élaborer la notion de décréation de l'homme, à savoir la parabole du Bon Samaritain, nous pouvons dire qu'elle invite ses lecteurs à se dire avec elle : « *Ce que j'ai fait, n'importe qui l'aurait fait à ma place !*²⁸ » Secourir son prochain malheureux est à la portée de tous, dirions-nous avec le Bon Samaritain. Mais la notion de la décréation va plus loin et pose le problème de la « surérogation ». En faisant allusion à cette notion, nous ne voulons pas reprendre toute l'argumentation de Joël Janiaud qu'il a développé dans « *Singularité et responsabilité. Kierkegaard, Simone Weil, Levinas.* » Nous voulons nous poser aussi une question dans ce sens : la solution que propose Simone Weil est-elle une voie réalisable ouverte à tous ? N'est-elle pas réservée à quelques uns étant donné que la barre est mise si haut ? Dans son but de proposer une ascèse à l'humanité, il y a lieu de se demander si cela n'est pas trop demander aux autres. Son usage surnaturel du malheur paraît insoutenable sous des aspects. Elle dit par exemple que la croix est l'issue de la vie : « *La Crucifixion est l'achèvement, l'accomplissement d'une destinée. Comment un être dont l'essence est d'aimer Dieu et*

²⁷ (CS 223) OC VI 4, 297.

²⁸ JANIAUD Joël, *Singularité et responsabilité. Kierkegaard, Simone Weil, Levinas*. Paris, Honoré Champion, 2006, p. 9.

*qui se trouve dans l'espace et le temps aurait-il une autre vocation que la croix ?*²⁹ »
 Aimer son malheur comme celui des autres paraît contraire à la nature humaine.

Il est évident que la croix ne peut pas constituer une vocation pour tous. Simone Weil le reconnaît dans cette note : « *Transporter son être dans un malheureux, c'est assumer son malheur pour un moment, prendre volontairement ce dont l'essence même consiste à être imposé par contrainte et contre la volonté. C'est là une impossibilité. Le Christ seul l'a fait. Le Christ seul peut le faire, et les hommes dont le Christ occupe toute l'âme. Ceux-là, en transportant leur être propre dans le malheureux qu'ils secourent, mettent en lui, non pas réellement leur être propre, car ils n'en ont plus, mais le Christ lui-même.*³⁰ » Simone Weil reste une éveilleuse des consciences. Elle estime qu'elle a tracé un chemin qui lui a été révélé et son rôle était de le faire voir.

²⁹ OC VI 2, 375.

³⁰ (PSO 119) OC IV 1, 367.